

Prédication Montrouge 1^{er} février 2026 sur le pardon

Pasteure Laurence Berlot

Genèse 4/ 1-16

Matthieu 18 / 21-35

Quand j'ai commencé mon ministère, la question du pardon est arrivée très vite. Une personne m'a posée des questions auxquelles je ne savais pas répondre. Elle avait été abusée par son père pendant son enfance, étant malade et devant rester à la maison. Elle me disait que le lieu où elle se sentait en sécurité n'était pas sa maison, mais être dehors.

Se sont posées alors pour elle **trois questions** :

- Comment pardonner à quelqu'un qui ne m'a jamais demandé pardon ?
- Comment pardonner à mon père qui est mort ?
- Comment savoir si je lui ai vraiment pardonné ?

Sans pouvoir répondre à ces questions, elle sentait bien que le chemin du pardon était un chemin de libération. En effet, tant qu'on ne pardonne pas, on reste lié à la personne, emprisonné dans ce qui fait mal. Mais elle savait aussi que cela prend du temps, parfois le temps de toute une vie. Toute sa vie en a été impactée. Nous avons cheminé ensemble.

En effet, le pardon ne peut pas être une injonction, mais un chemin. Le chemin du Christ. Jésus a fait du pardon, le cœur de son message, en allant jusqu'à donner sa vie. Nous l'entendrons tout à l'heure dans la liturgie de sainte cène. Il a fait du pardon une puissance de libération. Pour l'offensé et pour l'offenseur.

Quand j'ai regardé le mot pardon dans la Bible, c'est surtout le verbe pardonner qui est cité. Comme si le verbe montre que le pardon ne peut pas être figé, mais toujours en mouvement. En grec, pardonner, c'est *aphiemi* : envoyer, renvoyer, laisser aller... Un mot qui ouvre sur un déplacement.

Dans la parabole que Jésus partage avec ses disciples, il parle de dettes, il utilise le vocabulaire de l'argent. A l'époque, c'était très parlant car on allait en prison si on ne payait pas ses dettes. C'est dans ce registre que Jésus aborde la question du pardon. Ce sera aussi ce registre qu'il utilisera dans la prière du Notre Père : remets-nous nos dettes (*aphes*, de *aphiemi*).

Comme souvent, Jésus va jouer sur les contrastes. Le premier serviteur doit 10000 talents au roi. C'est l'équivalent de 20 à 30 années de salaire. C'est énorme. La punition serait alors d'être vendu comme esclave, lui et toute sa famille. Le serviteur imploré la pitié du maître et lui demande d'être patient. Alors le maître le relâche.

Mais ce serviteur n'a pas compris la leçon. Quand il voit son compagnon qui lui doit 100 pièces d'argent et qu'il entend son cri réclamant la pitié et la patience - exactement ce qu'il a demandé lui-même au roi – il refuse et le jette en prison. Alors le roi va lui dire :

"Mauvais serviteur, je t'avais remis toute cette dette, parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi?"

Ce serviteur n'a pas pu entendre d'un autre la supplique que lui-même a dite à son roi.

La parabole concerne la vie du Royaume, ce lieu où Dieu, où Jésus règne. Le pardon apparaît ici comme un mouvement. Si nous nous mettons à la place des serviteurs, nous sommes avant tout au bénéfice d'un pardon immense remis sans condition. Un pardon immense pour une dette que nous ne pouvons pas rembourser.

Etre dans le registre de l'argent suggère que je dois quelque chose à Dieu. Ce serait la conséquence de mon péché, comme dans l'histoire de Caïn et Abel : « *Pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas ? Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte te désire. Mais toi, domine-le* ».

Comment réparer les conséquences de toutes les attitudes qui ont été les miennes et qui ont engendré de la souffrance chez quelqu'un d'autre ? De plus, c'est Dieu qui est offensé quand j'offense mon prochain.

Parfois, on a conscience d'avoir blessé l'autre, mais d'autre fois, non. Le psalmiste parle de cette ignorance (ps19) « *Acquitte moi des fautes cachées !* »

Jésus dit lui-même sur la croix « *Père pardonne leur car ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Combien de fois on ne sait pas ce qu'on fait. Même le serviteur à qui il a été pardonné ne sait pas ce qu'il fait, en jetant son compagnon en prison !

La première chose à retenir, c'est de se souvenir que nous sommes nous-mêmes libérés de nos péchés. C'est pour cela que Jésus est mort et que Dieu l'a ressuscité. C'est pour cela que l'on dit que Jésus vient nous sauver. Il nous sauve du mal qu'on fait.

Voici maintenant la deuxième partie où le serviteur est mis dans l'action de pardonner. La somme est moindre mais le parallèle est le même. Ce serviteur, Jésus m'invite à m'identifier à lui.

Mon débiteur est celui qui m'a offensé. Il me doit quelque chose. Il me doit réparation. Quand on parle de réparation, on a l'impression d'un échange, d'une logique de colmatage.

Mais est-ce possible ? Rendre de l'argent, oui, c'est simple. Et encore, avec ou sans les intérêts ? Les intérêts pourraient représenter le temps passé sans l'argent. Mais quand on parle d'offense, peut-on raisonner de la même manière ?

Dieu va empêcher Caïn de subir la vengeance. Il met un signe sur lui. Car jamais la vengeance ne peut rendre ce qu'on a perdu : la vie d'Abel ne sera pas rendue. La blessure que j'ai subie de mon offenseur gardera une cicatrice. L'injustice que je dois vivre sera-t-elle jamais comblée ?

C'est là où la logique du pardon apparaît fondamentalement décalée avec cette façon de voir. Avec le pardon, on ne peut pas être dans la réparation. On est dans la logique du don. Dans le mot pardon, il y a « don ». Donner en oubliant la notion d'échange et de compensation.

L'autre me doit quelque chose qu'il ne pourra jamais me rendre. C'est un fait. C'est une étape de l'accepter. Le pardon est alors le laisser-aller de la dette impossible à rembourser.

Le pardon va introduire de la liberté dans la relation entre l'offensé et l'offenseur. Tant que l'on n'a pas pardonné, on reste lié à l'autre par le mal subi. Ce mal peut emprisonner, paralyser notre énergie pendant des années.

La blessure de l'offense m'appartient. C'est à moi d'en prendre soin et de vouloir la cicatriser. Je peux bien sûr faire comprendre à mon offenseur le mal qu'il m'a fait. C'est d'ailleurs ce à quoi Jésus nous encourage un peu plus haut dans le chapitre, dans le modèle de gestion de conflit : commencer par aller voir l'autre seul à seul pour lui dire ce qui ne va pas. Mais c'est n'est pas toujours possible, surtout quand la personne est morte.

La cicatrice de ma blessure prend du temps. L'image de moi-même en souffrance me place devant mon impuissance fondamentale, ma vulnérabilité, ma fragilité. Ça n'est pas toujours facile de reconnaître que j'ai été blessée. Mon orgueil en prend un coup. J'en veux à l'autre de m'avoir mise dans cet état. Pourtant, je suis seule responsable de moi-même, de mes émotions et de mes sentiments.

Le pardon ne peut pas être une injonction, mais une voie possible pour aller vers la vie. Si Jésus nous demande de pardonner, il nous donne aussi les moyens de le faire. Le pardon commence par la volonté de pardonner. Car si je n'entre pas dans cette volonté, je reste dans ma rancœur, et j'aurai peut-être envie de faire mal à mon tour en imaginant que si l'autre a mal aussi, je me sentirai mieux.

L'encouragement à pardonner est rappelé à chaque fois que nous disons la prière du Notre Père : « *Pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons...* ». Comme dans la parabole, on se rappelle que Dieu peut entendre nos demandes et nous pardonner, et qu'il nous encourage à rester dans ce même mouvement du pardon.

Cela n'a pas comme but de montrer à l'autre qu'il est le plus fort et qu'il a le dernier mot, mais que la vraie puissance est celle de la libération. Si je « laisse aller » mon offenseur, si je demande à Jésus d'être à mes côtés pour lui pardonner, alors c'est moi qui me sentirai libérée. Jésus vient me sauver du mal subi.

Souvenez-vous de cet homme qui avait perdu sa jeune femme dans les attentats de Paris en 2015 et qui avait dit : « *Vous n'aurez pas ma haine* ». Cet homme avait compris tout de suite qu'il ne voulait pas rester attaché aux terroristes, ne fut-ce que par un sentiment de haine.

C'est un sujet sans fin, mais c'est aussi un sujet qui nous fait expérimenter la force de vie donnée par Dieu. Quand un jour, le poids de nos rancœurs laisse place à une légèreté nouvelle, on peut alors utiliser cette énergie libérée pour aller de l'avant.

A la croix, Jésus s'est rendu solidaire du mal que nous faisons et que nous subissons, pour nous en libérer. Pour que le mal soit transformé en force de vie. Jamais Jésus ne refusera de nous aider dans notre volonté de pardonner. Car seul, on n'y arrive pas. Ce n'est pas un mouvement naturel.

La puissance du pardon s'apparente à la puissance de la résurrection qui relève, qui remet debout, qui remet en marche, qui permet à la relation de redevenir vivante et de porter des fruits de paix et de joie. Entrons dans cette joie d'être pardonné, pour pardonner à notre tour. Amen